L'ART SACRÉ

Revue mensuelle

New-York.

Impressions américaines en France

7-8

Mars-Avril 1953

Houston. Philip Johnson arch.

« Sur la côte du Texas
Entre Mobile et Galveston il y a
Un grand jardin tout plein de roses... »

APOLLINAIRE ne se trompait pas : sur la côte du Texas il y a des jardins pleins de roses. J'habite l'un d'eux. On voit aussi des cow-boys comme dans les manuels de géographie. Mais il y a bien davantage ; la réalité est plus riche que le rêve ou la carte postale, et elle abonde en contradictions.

Houston est le deuxième port des Etats-Unis, grâce au pétrole. Mais nulle part on ne voit de port, à proprement parler. Creusé dans le lit d'une petite rivière boueuse, c'est un canal de quelques kilomètres de long qui ne fait pas impression.

Aux abords de la ville, il y a d'immenses « drive in theaters », cinémas en plein air où, grâce à un écran colossal et un piquetage de microphones, on peut suivre le spectacle sans descendre de voiture. Le choix des films, passés devant ces foules enfermées dans leurs autos, est des plus médiocres. Des milliers de gens se contentent de cette morne distraction. Cependant, à l'Université du Rice, un club de cinéma fondé par les étudiants passe devant salle comble les films de Bunuel et de Cocteau.

Tout est à l'avenant, en damier noir et blanc. Les « chiropractors », ou rebouteux, continuent de prospérer à côté des hôpitaux les plus modernes et d'un centre de recherche médicale mondialement renommé. On trouve de tout à Houston, et ce qui n'y est pas aujourd'hui y sera peut-être l'an prochain, témoin ce nouveau stade de football pour 70.000 personnes qui a surgi en quelques mois.

New-York.

Lever

La Roche-Saint-Cydroine (Yonne).

NEW YORK.

On vient d'achever le building de Lever Brothers, tout en métal et en verre. C'est une construction aussi rigoureuse et pour moi aussi exaltante que les pyramides d'Egypte ou le Pont du Gard. Arêtes vives, nobles façades, fourmillement de fenêtres scintillantes, prisme parfait. Derrière cet admirable corselet diaphane, la vie circule et s'organise avec la même aisance qu'elle se pliait en Europe, au XVII^e^ siècle, à la symétrie des pièces et à l'ordonnance classique des fenêtres. On est aussi loin d'une architecture de simple commodité, sans soucis de beauté, que d'une architecture romantique et décorative.

PARIS.

Qui a une fois aimé un beau diamant carré devient difficile pour les petits brillants mal montés. Qu'on ne s'étonne donc pas, après le building de Lever Brothers, de la déception qu'on éprouve en débarquant à Paris devant les constructions modernes. Style timoré de tous les compromis. Les problèmes ne sont posés ni complètement, ni courageusement. Aucune façade vraiment sobre. Aucune unité. Ni grandeur dans la conception, ni sens pratique. Pour ne pas heurter de soi-disant goûts, on se prive du meilleur. Pour faire joli on coupe les arêtes, on simule des pilastres, on rajoute des bandeaux « décoratifs » en ciment si le bâtiment est en brique, en brique s'il est en ciment... Tout cela sans propos et sans conviction. De telles choses choquent toujours un peu quand, de l'étranger, on revient en France, dans ce pays où respirent et travaillent encore les plus grands créateurs de l'art moderne — car à l'étranger on ne connaît que ceux-là,

Demain, avant de partir pour l'Est et le Midi, nous passerons rue Notre-Dame-des-Champs pour saluer Léger dans son atelier. Nous emporterons de chez lui une des esquisses de ses « Constructeurs », et le bienfaisant souvenir de la force tranquille qu'enferme la lucide bonhommie de ce Normand.

Fontenay.

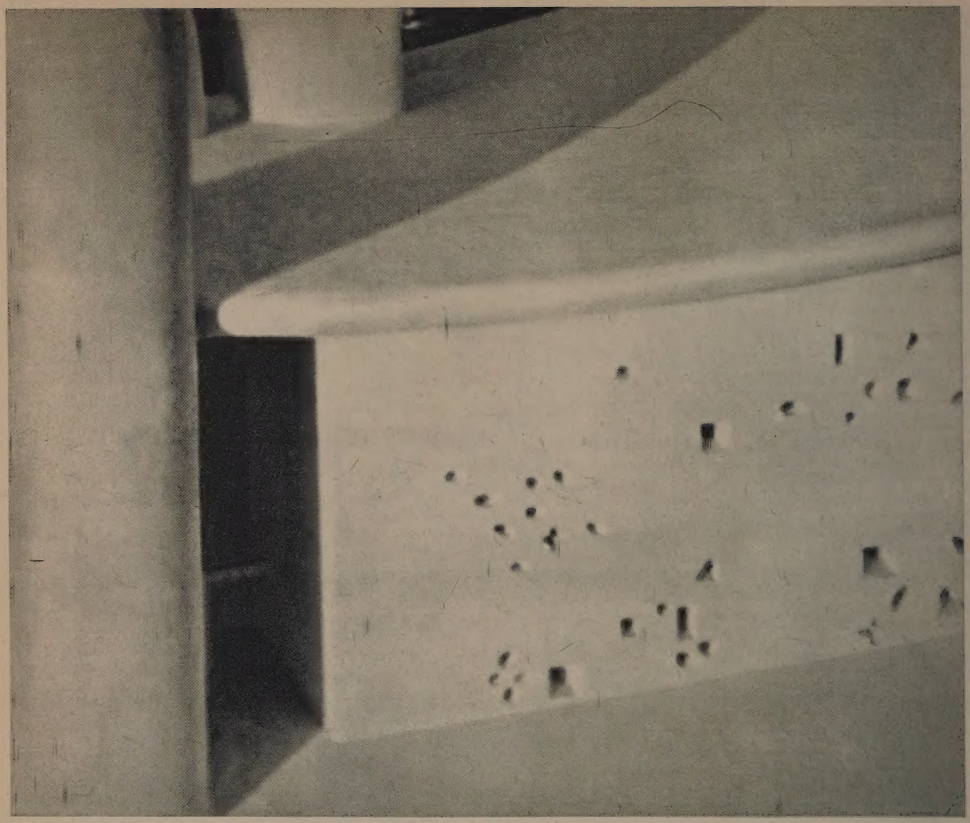
Qui n'est pas parti en vacances, au volant d'une voiture, un clair matin d'été, ignore une des meilleures joies de la vie. Au Texas, on ne se promène guère : tout est si loin et, du reste, connu et goûté d'avance. Mais en Europe il y a un appel de la route : chaque tournant apporte une surprise. Quel guide dénombrera jamais toutes les belles maisons, toutes les vieilles églises, tous les châteaux, toutes les fermes, tous les paysages de France ?

Dans un frais vallon entouré de bois sombres et silencieux, l'abbaye de Fontenay surgit au détour d'un chemin comme le château de la Belle au Bois dormant. Pas de portier à la porterie. La niche du chien, creusée dans l'épaisseur du mur, est vide. Le battant est entrouvert : nous le poussons. Silence : tout semble dormir dans la lumière dorée du soir. Voici l'hôtellerie, la chapelle des étrangers, la boulangerie, l'église et la salle capitulaire, le cloître, la forge, le jardin potager avec son grand bassin rond et, tout autour, la forêt proche et mystérieuse. On n'entend que le bruit de l'eau. Inoubliable vision d'un lieu fermé où tout s'harmonise, où le XII^e^ et le XVIII^e^ siècles font ensemble un accord si juste, si honnête.

Un jour, peut-être, les moines se réveilleront. En attendant de bons génies, les Aynard, veillent sur l'abbaye. Mais voici déjà le crépuscule. Ce soir nous coucherons à Langres dans les remparts de Vauban. Demain, vers la fin de la matinée, nous avons rendez-vous avec le curé de Ronchamp : c'est là que dans quelques mois Le Corbusier édifiera sur la colline boisée qui domine la ville sa première église (p. 8).

Samedi.

Déjà nous oublions les problèmes politiques américains de ces dernières semaines. Cependant, à l'étape, dans la toute petite auberge où des plantes grasses amoureusement soignées ornent « le zinc », nous apprenons par le journal du lieu le succès de Stevenson à la Convention démocrate de Chicago. Et nous nous répétons les sévères affirmations de ses derniers discours.



Ronchamp. Détail de maquette.

AUDINCOURT.

RIEN ne prépare au choc des vitraux de Léger : ni cette banlieue industrielle dans la campagne, ni l'architecture de l'église qui s'est voulue trop sage, ni même la belle mosaïque de Bazaine sur la façade. Rien n'annonce l'éblouissante frise aux couleurs de rubis, d'émeraudes, de topazes, de saphirs, aux formes serties comme des bijoux, à la fois précises et mystérieuses. Par pure intuition plastique, Léger rejoint ici le langage des mystiques : la couronne d'épines, les cinq Plaies, la Tunique, la Croix, tout est scintillement de pierres précieuses. Mais aussi joyeuse vision d'Apocalypse, souvenir des Murs de Jérusalem parés de leurs joyaux d'éternité... « Négation souveraine de l'éphémère » (Malraux). Peut-être depuis Byzance n'avait-on pas retrouvé un tel style du sacré...

A la tombée du jour, nous arrivons aux Brézeux, vieille petite église perdue dans les bois et les pâturages des hauts plateaux du Jura. Avec son auvent, son toit d'ardoise et son abside entourée de tombes, elle me rappelle les petites églises de la vallée d'Auge. Heureux temps où d'instinct on construisait simple et sensible. Mélancolie de penser que ce que nous aimons tant appartient au passé. Bonheur de découvrir là les jolis vitraux de Manessier : au cœur de cette paix, la vie repart comme une source.

En passant dans la plaine d'Arc-et-Senans, nous visitons sous les arbres démesurés, dans les broussailles et les herbes folles, les étonnantes architectures de Ledoux. Il y a dans ce mélange d'extrême rigueur et d'extrême inutilité maintenant manifestée par l'abandon, la plus grande puissance d'enchantement poétique.

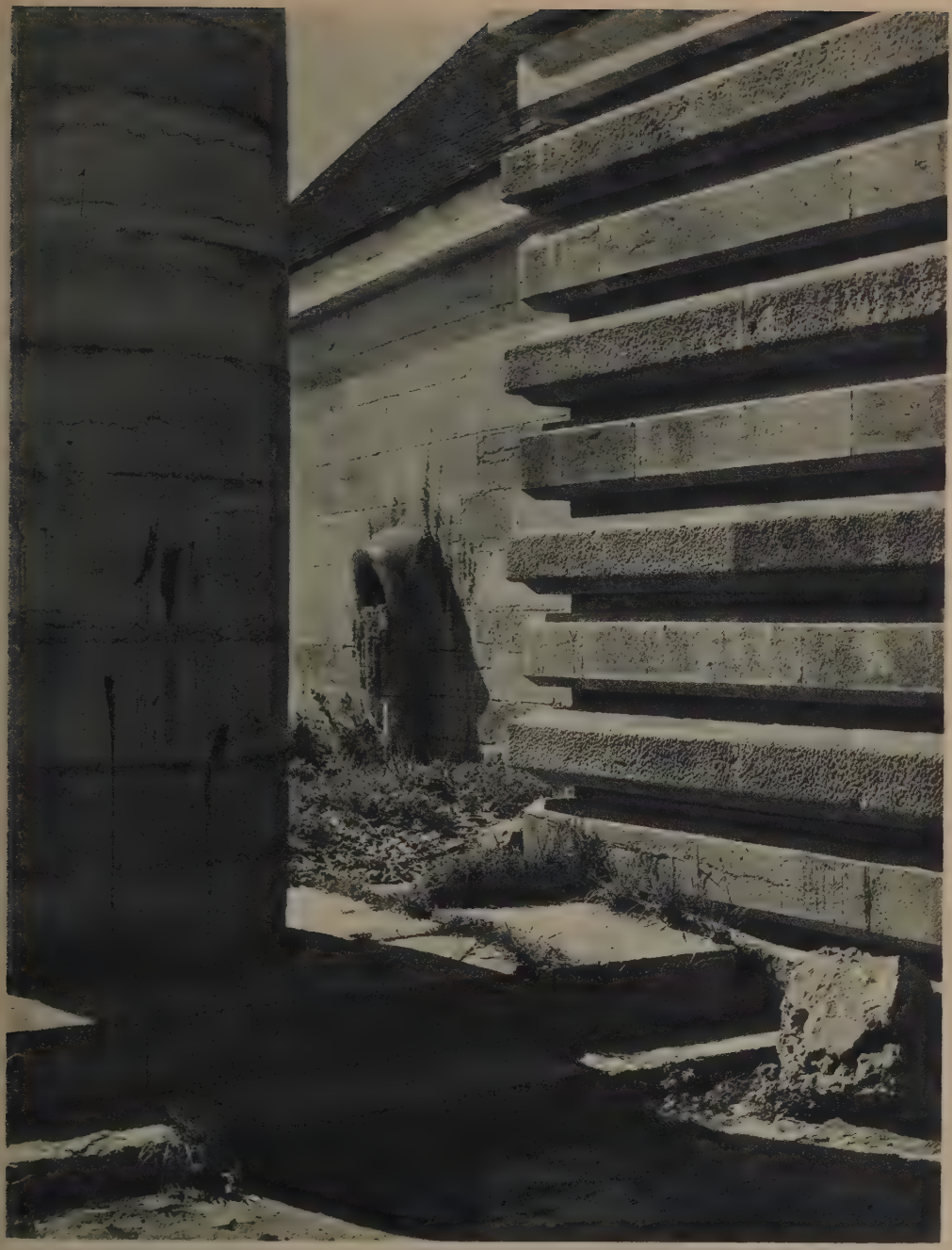
Audincourt.

Arc-et-Senans.

Claude Nicolas Ledoux (1736-1806) *architecte de Louis XVI (Voir Marcel Raval, « Cl. N. Ledoux », Paris 1945.)*

On sait que l'œuvre considérable de cet homme de génie a presque entièrement disparu à la fin du XIX^e siècle. A Paris, les hôtels d'Uzès, de Montmorency, Guimard, Thélusson, l'ensemble des maisons Hosten, quarante sur quarante-cinq des pavillons édifiés aux portes de la ville, ont été stupidement démolis.

Par un heureux hasard, les bâtiments de la Saline d'Arc-et-Senans (1775-1779) ont échappé à la destruction. A eux seuls, ils suffisent à attester la noblesse et la puissance de cette imagination. Après 1918, les Monuments Historiques ont entrepris de les restaurer : l'ensemble est aujourd'hui sauvé. A Paris, restent encore l'hôtel d'Hallwyl, les pavillons de la place Denfert-Rochereau, de la barrière du Trône, du parc Monceau et, dans la perspective du canal Saint-Martin, la Rotonde de la Villette qui pourrit lentement.



Besançon.

Samedi soir : Assy.

Une journaliste américaine, à la veille de partir pour l'Europe, me disait avec étonnement « n'avoir pas trouvé Assy sur son Atlas... » C'était un des tout premiers lieux qu'elle se promettait de voir, tout de suite après Versailles et Chartres, avant Fontainebleau, Bourges ou Vézelay. Sait-on en France qu'Assy est presque aussi célèbre aux Etats-Unis que le mont Saint-Michel ? On sourirait à de tels choix : mais il y a en Amérique une curiosité plus grande pour les œuvres du présent que pour celles du passé qui paraissent un peu affaire d'archéologues et d'érudits.

Par moments, il semble vraiment que la France soit devenue incapable de reconnaître où sont encore les sources vives de son rayonnement dans le monde...

J'ai vu Assy à dix heures du soir. La façade brillamment éclairée surgissait hors de la nuit, comme un palais de conte de fées.

Peut-être faut-il avoir des yeux d'enfant pour aimer cette grande mosaïque de Léger, avec son côté d'imagerie populaire, ses dessins raides d'anciens moules à beurre et ses couleurs qui sont celles « des verroteries barbares, des bijoux de plumes et des costumes de fête » (A. Malraux) Mais ce n'est pas diminuer Léger que de lui trouver ici le charme et la poésie que de quatre à douze ans je découvrais aux poupées russes, aux coffres peints et aux santons.

Etait-ce parce qu'il faisait nuit, était-ce parce qu'obscurément on sentait que quelque chose était *né* en ce lieu, toujours est-il que, d'instinct, c'est sur la pointe des pieds, comme on s'approche d'un berceau, que je suis allé regarder, toucher les

Aigues-Mortes.

vitraux de Rouault, le saint François-de-Sales de Bonnard, le saint Dominique de Matisse, la petite porte du tabernacle de Braque et contempler la tapisserie de Jean Lurçat.

Tout le monde convient qu'Assy est une date dans l'histoire de l'art religieux, mais l'un critique ceci, l'autre cela. Quant à moi je ne puis... Qu'importe que tout ne soit pas parfait! l'enfant est là ; il grandira.

Certes, je vois bien tout ce qu'on peut reprocher à Assy, les erreurs qui y furent commises. Je me souviens que le Père Couturier disait : « Assy est à moitié raté, mais il y a tout de même une moitié de bonne. » Il y a beau temps que les édifices religieux nous ont habitués à une bien autre proportion d'échecs et de médiocrité.

Je vois aussi le danger qu'il y aurait pour l'art chrétien à s'en tenir « au seul talent » comme critère des choix. Mais quand on sait aussi qu'en art le talent et les dons s'identifient purement et simplement à la vie et qu'ainsi, en dehors d'eux il n'y a rien, comme on comprend qu'à Assy on n'ait d'abord pensé qu'à ramener la vie.

Après tout, « on ne baptise que la vie », et depuis si longtemps on s'est candidement obstiné dans les pays chrétiens à ne baptiser que des momies et des morts. Ces mort-nés énormes que sont Saint-Patrick de New York ou Saint-John-the-Divine! Encore une fois, si je songe à tout ce que je vois faire aux Etats-Unis au nom même de la meilleure « philosophie de l'art chrétien », à tout cet écœurant triomphe du simili-moderne, à ces statues faussement naïves ou pleines de pathos sentimental, si je songe à ce que je viens de voir à Rome même (Sacro-Cuore, Sant' Eugenio!...) je ne peux penser qu'avec émotion à ce qui est *né* ici : à ce Bonnard si modeste, à cette mosaïque de Léger, à ces Rouault et à ces Bazaine, à ce petit Braque, à ce dessin de Matisse...

Oublions le reste, espérons que d'année en année des œuvres plus pures en prendront la place.

AIGUESMORTES dans la lumière du soir. Citadelle de rêve. Accoudé au chemin de ronde, tourné vers les salines, les yeux mi-clos, on évoque sans peine les trente-huit nefs qui, appareillant au chant du *Veni Creator*, emmenaient saint Louis et ses compagnons à la Croisade.

...Ce sont aussi ces mêmes remparts, cette même lumière, ces mêmes horizons que trois siècles plus tard apercevaient les protestants, prisonniers à vie dans la tour Constance. Comme le temps devait couler lentement pour ceux qui gravèrent ces émouvants graffiti, ces croix, ces frégates et ce bouleversant « Résister ».

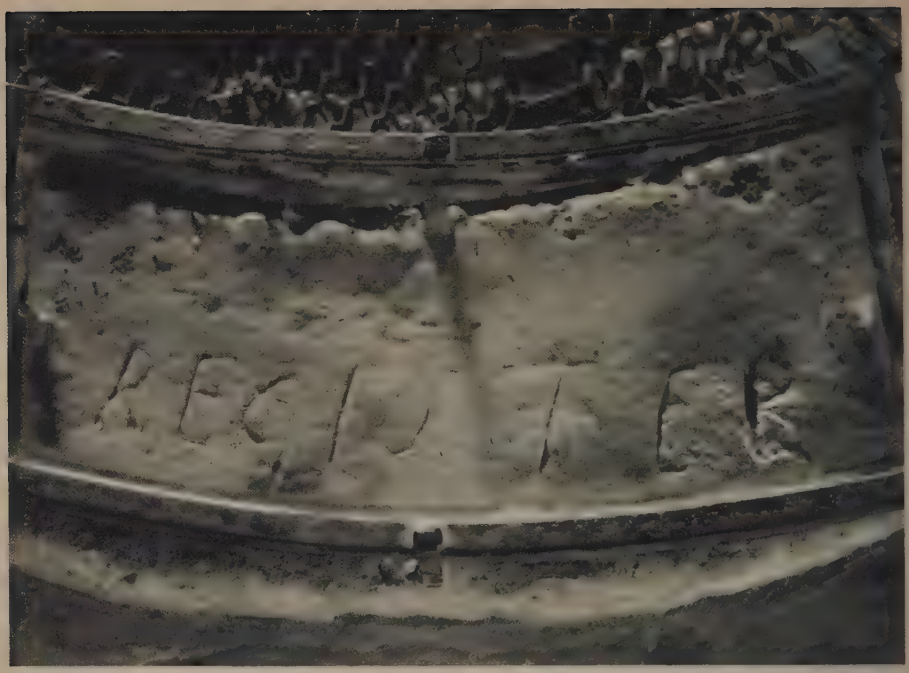
« Personne aujourd'hui ne frappe plus et n'est plus frappé au nom de Dieu », disait mon aïeul Guizot au Père Lacordaire en le recevant à l'Académie. Hélas!... en sommes-nous si sûrs?

BRUSQUEMENT, je retrouve en Camargue ce que j'aime au Texas : l'espace, les grands horizons, la quasi-absence de l'homme. Comme c'est beau, la terre et le ciel.

Enfin, voici les Saintes-Maries. Après le soleil meurtrier, comme l'obscurité de l'église est douce et comme la messe est intime.

Dans la crypte, Sarah la Servante, grande poupée habillée de bure et couverte de linges, a l'air d'une apparition. Au café, où l'on nous offre un pain délicieux, autre apparition : trois cow-boys. Nous n'en croyons pas nos yeux : chapeaux de feutre à larges bords, énormes ceinturons, foulards, airs conquérants, ils ont tout du Texan. Il existe des parentés géographiques, de même qu'il y a des parentés spirituelles. Dans les montagnes du Colorado, on yodle comme en Suisse.

Promenade vers la mer. Les barques, les maisons aux volets et aux murs de couleur sont encore



Aigues-Mortes.

telles que Van Gogh les a peintes, mais tellement moins belles : c'est un peu triste comme un piano refermé dont un grand musicien vient de tirer des sons enchanteurs...

C'est encore lui ce misérable campement de Gitans avec leurs pauvres roulottes pareilles à celles qu'il peignit ici et que, hypothétiquement, traîne une vieille auto sans pneus. Ce sont ceux-là qui, d'année en année, viennent couvrir la statue de sainte Sarah de leurs mouchoirs, de leurs foulards.

Nous repartons vers la Provence à travers la Camargue. Nous nous égarons un peu dans cette plaine marécageuse où, par-dessus les lignes de roseaux, la mer brille sans fin, à l'horizon, comme un trait d'argent ; où de grandes bandes de flamants blancs traversent le ciel.

On ne rencontre personne. On attend interminablement l'heure du bac pour traverser des petites rivières paresseuses où viennent boire des troupes de chevaux à demi-sauvages que personne ne garde.

Les Saintes-Maries-de-la-Mer.

SANS doute nos lecteurs seront-ils heureux de connaître l'itinéraire précis du voyage qui donna lieu à ces notes rapides. Elles sont le fruit d'impressions immédiates que quinze années de séjour en Amérique rendaient plus vives. Voici, tout au moins, les principales étapes : Paris, Fontainebleau, Moret, Champigny-sur-Yonne, Pontigny, Montbard (Fontenay), Langres, Ronchamp, Audincourt, les Brézeux, Besançon, Arc-et-Senans (Ledoux), Assy, Avignon, Villeneuve-les-Avignon, Aigues-Mortes, les Saintes-Maries-de-la-Mer, Arles, Montmajour, Saint-Rémy-de-Provence, Aix, Sénanque, Le Thoronet, Vence, Beaulieu, Antibes, La Sainte-Beaume, Autun, Paris. (Note de la Rédaction)

Les Saintes-Maries-de-la-Mer. Sainte Sarah.

En Camargue : l'Etang des Vaccarés.

Mardi : Abbaye de Montmajour.

Majesté extraordinaire des ruines du XVII°. Du reste on ne dirait pas des ruines, mais un château qu'une bombe vient d'éventrer. Des pans de murs sont effondrés dont la pierre n'est pas érodée. Dans ces lieux secs, aucun lichen, aucun lierre ne la recouvre. Quels fantastiques décors pour Macbeth ou pour le roi Lear!

L'intérieur de l'église m'émerveille : il réalise ce chef-d'œuvre d'être à la fois ramassé et dégagé. On est retenu sans être entravé, libre comme en

plein air et pourtant concentré. D'où vient cette mystérieuse impression, cette suggestion de vie mystique? Est-ce de la hauteur des voûtes et de l'absence de piliers? — l'espace est comme donné d'un seul coup, généreusement, sans division — ou bien est-ce dû au passage très doux des surfaces planes aux surfaces concaves, des pilastres rectilignes au plein cintre? Ou encore à l'opposition entre une sorte de fluidité des murs et la présence souveraine de l'autel, entre une enceinte qui épanouit le regard et un centre qui l'aspire? Quelle leçon d'architecture religieuse!

Nous restons un long moment sur la terrasse devant cette grande plaine silencieuse où rien ne bouge, sous le soleil. Van Gogh y est venu souvent en 1888. Il écrivait à Théo : « Le charme que ces campagnes vastes ont pour moi est bien intense... Voilà bien cinquante fois que je vais à Montmajour pour regarder cette vue plate... Je m'y suis promené avec quelqu'un qui n'est pas peintre et comme je lui disais : « Tiens, pour moi c'est beau et infini comme la mer », il répond — et il la connaît la mer : « Moi, j'aime cela mieux que la mer, parce que c'est aussi infini et pourtant on sent que c'est *habité*... »

Humanité de cette terre avec ses oliviers, ses vignes, ses innombrables sentiers. Ce qui fait pour moi l'enchantement de la France, c'est l'accumulation des souvenirs : pas un lieu où en marchant on ne remette ses pas dans les pas de quelqu'un dont l'œuvre ou l'exemple, si loin qu'on soit, vous aide à vivre...

Montmajour.

L'asile Saint-Paul à Saint-Rémy-de-Provence.

SAINT-REMY.

VOICI l'asile où Van Gogh vécut un an et peignit tant de chefs-d'œuvre. Beauté des bâtiments, dont les plus anciens remontent au XII[e] siècle. Beauté des pins et des oliviers qui les entourent. « Le murmure d'un verger d'oliviers a quelque chose de très intime, d'immensément vieux. C'est trop beau pour que j'ose le peindre ou puisse le concevoir », écrivait Van Gogh à son frère Théo.

Avec dévouement et bonne grâce, Mme Leroy, la femme du docteur, nous montre « la chambre de Van Gogh ». Il s'agit de la petite pièce blanche que le Dr Peyron avait mise à sa disposition pour en faire son atelier. Rien n'a été changé. Les murs sont couverts de reproductions des tableaux peints à Saint-Rémy : comme on voudrait y voir un original! Il s'en est fallu de peu. La Supérieure, Sœur Epiphane, s'intéressait beaucoup à « Monsieur Vincent ». « Elle seule ici pressentit son talent. Elle pensa même lui demander une toile pour décorer la salle de réunion des sœurs, mais ses compagnes l'en dissuadèrent fortement... Elle était stupéfaite de la rapidité avec laquelle il travaillait (1) ». Notons cela : les intuitions artistiques ne sont jamais le fait d'un groupe ou d'une majorité, mais d'isolés — comme cette sœur qui « voyait » ce que ne voyaient aucunement les autres.

Nous relisons les lettres écrites ici : ce fou, comme il est déchirant de le voir « si sage », si raisonnable, si soucieux d'être bon et juste. Il relit Shakespeare dans le texte, (« pour ne pas oublier le peu d'anglais que je sais »). Les drames historiques : *Richard II*, *Henry IV*, *Henry V*, *Henry VIII*. Il note ceci : « ... ce que seul ou presque seul Rembrandt a parmi les peintres, cette tendresse dans des regards d'êtres, soit dans les Pèlerins d'Emmaüs, soit dans la Fiancée Juive, soit dans telle figure d'ange, cette tendresse navrée, cet infini surhumain entrouvert et qui paraît alors si nature, à maints endroits on le rencontre dans Shakespeare... »

(1) V. DOITEAU et E. LEROY : *La Folie de Van Gogh*, page 52.

L'asile de Saint-Rémy.

Le Thoronet

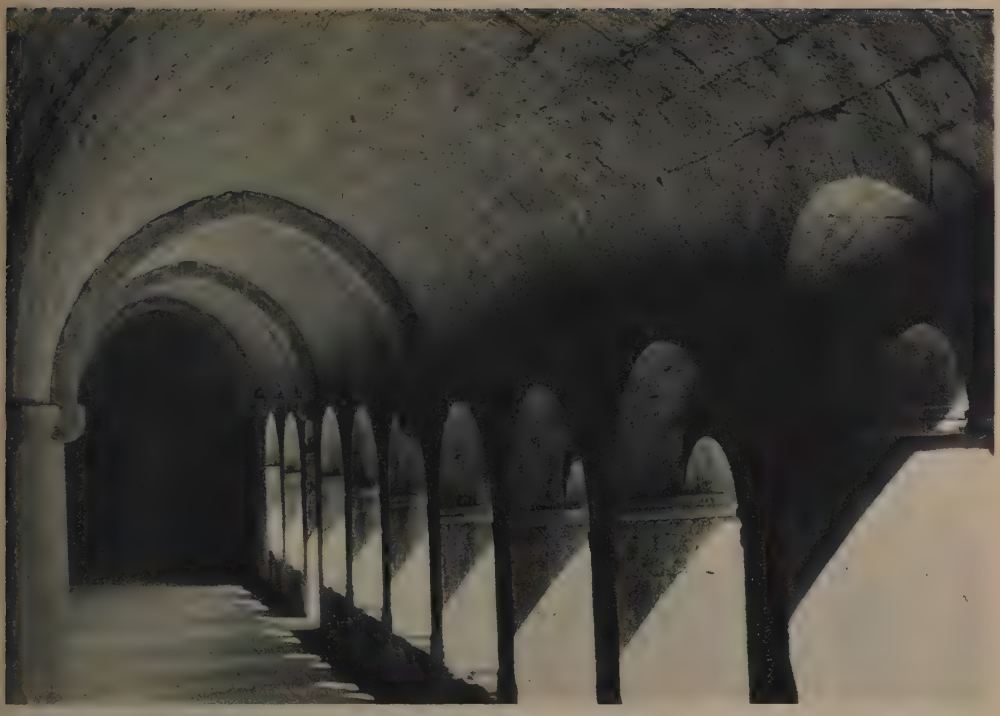
Fatiguée, je n'ai pas vu Sénanque, mais on m'a fidèlement parlé de sa beauté ; hélas! en partie défiorée par les tristes additions du XIX^e^ siècle. Au moins celles-ci n'affectent-elles pas l'essentiel : l'église, le cloître, le chapitre.

Au Thoronet, tout est à l'unisson : la noblesse du site, l'esprit cistercien et ce chef-d'œuvre né de leur rencontre : la plus pure abbaye de l'Occident.

Une végétation légère, une pierre dure, des murs nus, de longs toits de tuiles et un clocher taillé net comme un beau silex. Pas de fioritures, pas même un chapiteau ouvragé : style viril dont la beauté ne s'accommode d'aucune parure.

Miracle des proportions : rien n'est trapu et rien n'est mièvre. Tout est équilibre et plénitude. Ici l'austérité ne se sent plus comme une privation, car toute addition y serait une atteinte à la perfection.

N. D. L. R. — Dans notre dernier numéro, nous avons protesté contre les déplorables altérations qu'a subies Le Thoronet. On voit ici, dans l'ombre du parapet adventice, le caniveau qu'on a creusé dans les dalles qui recouvrent le cloître.



Le Thoronet.

Marseille

Etape capitale pour nous. C'est ici qu'a eu lieu la première réalisation de la « Cité radieuse » de Le Corbusier. C'est à Marseille aussi qu'habite un neveu, quitté enfant, il y a quinze ans, et entré depuis lors chez les Petits Frères de Charles de Foucauld.

J'ai soif d'entendre parler du Père Voillaume et de ses Frères. L'esprit qui les anime est ce qui manque le plus aux États-Unis : le catholicisme y reste un peu au niveau des « choses prescrites ou défendues ». Il y est dépourvu d'imagination, assez formaliste et sans fortes racines mystiques. On n'y entend guère parler de saintes audaces et il y a tout lieu de craindre que la fidélité à l'Eglise y soit un peu celle de la moule au rocher : solide mais très passive.

Un immeuble modeste dans une rue populaire. Nous grimpons un petit escalier et nous entrons dans une pièce des plus simples : une table, quatre chaises, deux lits de camp recouverts de couvertures de l'armée. Au mur, de belles photographies de communautés au Gabon et dans le Sud-Oranais. C'est ici que vivent deux des petits Frères. Une autre pièce sert de secrétariat. Des dossiers, adroitement confectionnés, en papier, sont soigneusement rangés dans des casiers de fortune. L'ordre et la netteté frappent plus encore que la pauvreté, pourtant extrême. Rien n'entrave les mouvements ni l'esprit. Tout est disponibilités.

Le secrétariat sert d'entraide. Les frères qui sont ouvriers connaissent les soucis de l'embauche et placent tous ceux qu'ils peuvent : Arabes, Allemands, Tchèques, Polonais, réfugiés sans appui et souvent sans papiers. Tout ce que j'apprends est merveilleux et le ton l'est autant que le récit : naturel, enjoué, vrai.

On nous montre des photographies de frères — il y a aussi des sœurs. Burnous arabes, casquettes d'ouvrier, cirés de marin, foulards d'ouvrière... et toujours des visages clairs et décidés. Rien d'emprunté, rien de forcé. Quels que soient le costume et les lieux, chacun paraît parfaitement *adjusted* (ajusté) comme on aime à dire en Amérique. Ce côté « indigène », non superficiel, mais poussé jusqu'en ses implications profondes, apparaît comme une réponse vraie au problème que pose aujourd'hui à l'Eglise un monde déchristianisé. On ne peut s'empêcher de penser au levain mêlé à la pâte au point de ne plus s'en distinguer. Depuis saint François on n'avait pas vu une si totale fidélité à l'Evangile.

Le Corbusier.

L'immeuble de Le Corbusier est lui aussi l'œuvre d'un homme de vision, la réponse à un problème actuel, celui de la concentration urbaine. C'est une sorte de village entre ciel et terre, loin du bruit, des odeurs et de la poussière de la rue.

Tout y est prévu de la façon la plus intelligente : magasins, restaurant, école, terrasses de sports et de jeux, piscine, théâtre. On s'étonne presque et on déplore de ne pas y trouver une église. L'imbrication savante des appartements a permis de doter chacun d'une pièce haute et d'une double exposition. On y accède par un large corridor central sur lequel s'ouvre une double rangée de portes. On se croirait un peu dans un grand hôtel ou dans un couvent, n'était l'éclat multicolore des parois.

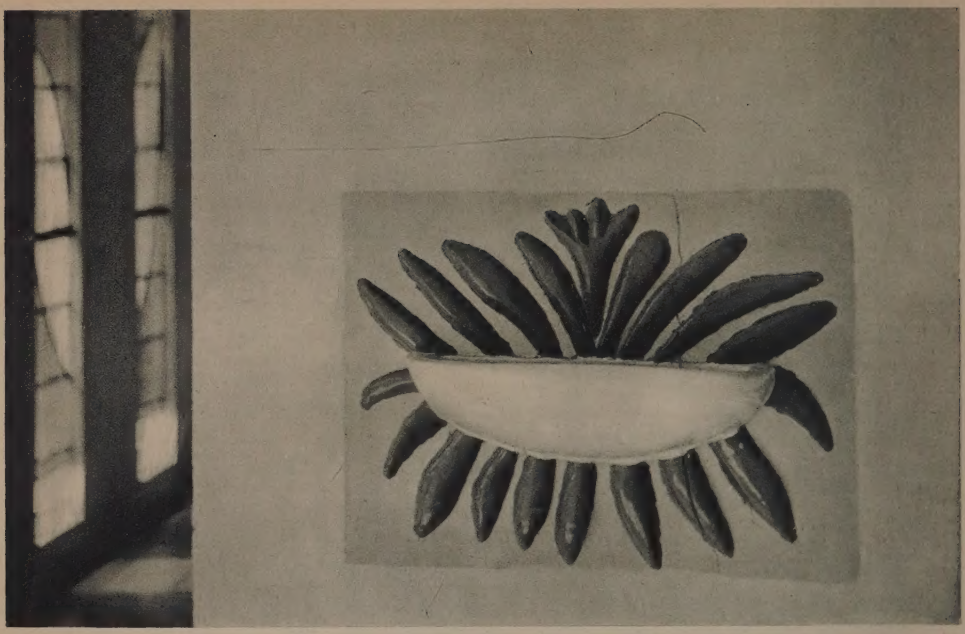
De fait, cette suite de logements, semblables et isolés comme des cellules, évoque une chartreuse (1) : porte pleine qui se referme hermétiquement sur le monde, passe-plat (c'est une glacière alimentée automatiquement par l'immeuble), entrée sombre débouchant sur une pièce haute et claire et une terrasse, qu'on imagine sans peine remplie de fleurs. D'aucun endroit, on ne peut voir le voisin, ni même soupçonner son existence. Cette thébaïde conviendra-t-elle à d'autres qu'à des intellectuels? Il est vrai que les enfants se chargeront de laisser les portes ouvertes et de faire du tricycle dans les corridors...

On est émerveillé par l'ingéniosité des solutions

(1) *Note de la Rédaction :* On sait que toute sa vie Le Corbusier fut hanté par le souvenir de la Chartreuse d'Ema, visitée à vingt ans.

et le poussé du détail. Cependant, si j'avais une critique à formuler, c'est qu'on a vraiment trop pensé à tout et qu'il n'y a guère de latitude pour les goûts individuels des locataires. Mais, d'habitude, tant de choses essentielles sont omises qui pourtant ne peuvent être installées que pendant la construction, qu'il vaut mieux pécher par excès contraire.

Mais le coup de génie, c'est la vue, l'ouverture sur le monde extérieur. D'une beauté extraordinaire sur les deux versants, et particulièrement du côté du littoral, la vue est partout divisée et offerte avec art, comme un régal. Admirablement découpée en long et en large, elle est distribuée généreusement à tous les étages. Là est la grandeur de Le Corbusier : l'air, le soleil, la beauté, à la portée de tous, grâce à une conception complètement renouvelée de l'habitat. La terrasse supérieure pareille à une Acropole, ne semble faite que pour la joie des yeux, la dilatation du regard, — la hauteur de la balustrade supprimant très exactement toute banlieue pour ne laisser voir que la ligne admirable des montagnes, la mer scintillante et le ciel.



VENCE

DES gens vous disent : « Ce n'est que ça ! Quatre ans de travail pour des vitraux en trois couleurs et quelques traits noirs sur des carreaux blancs... » George III disait de Shakespeare : « *It's dull stuff...* » « C'est assommant ». Vence aussi sera une pierre de touche pour notre sensibilité. Même peut-être pour notre sensibilité religieuse. Car en regard de tant d'églises d'aujourd'hui, oppressantes par leur style conventionnel ou blessantes par leurs formes agressives, cette chapelle a la fraîcheur d'un Evangile.

Une étoile bleue, un poisson blanc, une vasque délicieusement irrégulière : quelle douce antichambre pour la maison de Dieu.

Pour qui sait voir, ce lieu est un livre ouvert. Tout y dit la vie, la joie, le renouveau éternel. Mais tout est dit en peu de mots, avec peu de couleurs. Les vitraux sont faits de trois tons très purs : un bleu outremer, un vert émeraude, un jaune citron dont la miraculeuse proportion dispense une luxuriance douce, un air de gloire et de sérénité. Baigné dans cette lumière éclatante, pure et paisible, tout porte à la méditation des paroles divines qui, elles aussi, sont éclat, pureté et paix.

Si souvent, tout nous dissipe au contraire dans nos églises encombrées de vitraux criards et de fresques d'où suinte l'ennui.

Il est rapporté, au *Livre des Rois*, comment le Seigneur se manifesta au prophète Elie : non dans la tempête, le tremblement de terre ou le feu, mais dans le murmure d'une brise légère. Il faut prêter l'oreille pour reconnaître sa présence.

Si on préparait nos enfants chrétiens à entendre cette leçon, si dans nos Ecoles Paroissiales, en tout pays, on s'attachait à affiner leurs perceptions, peut-être alors les « Voix du Silence », celles de Vence comme celles du Thoronet, pourraient-elles se faire entendre.

BEAULIEU.

INÉPUISABLE colloque de la mer et des villes du littoral. A Beaulieu, dans cette jolie baie, il a le charme d'un tête-à-tête.

Par contraste avec les Etats-Unis où l'on vit sous l'œil des voisins, Beaulieu évoque agréablement une ville arabe : maisons tassées à flanc de collines, rues étroites bordées de murs, volets fermés, portes dérobées ouvrant sur des jardins cachés.

Le boulanger du quai nous indique la maison de M. T. « Il était là hier, mais il est peut-être bien parti aujourd'hui. Avec lui on ne sait jamais. Allez-y toujours, le chien ne mord pas. »

Nous poussons une porte, montons quelques marches et nous voilà dans une oasis : des eucalyptus, des sorbiers, des palmiers et des fleurs.

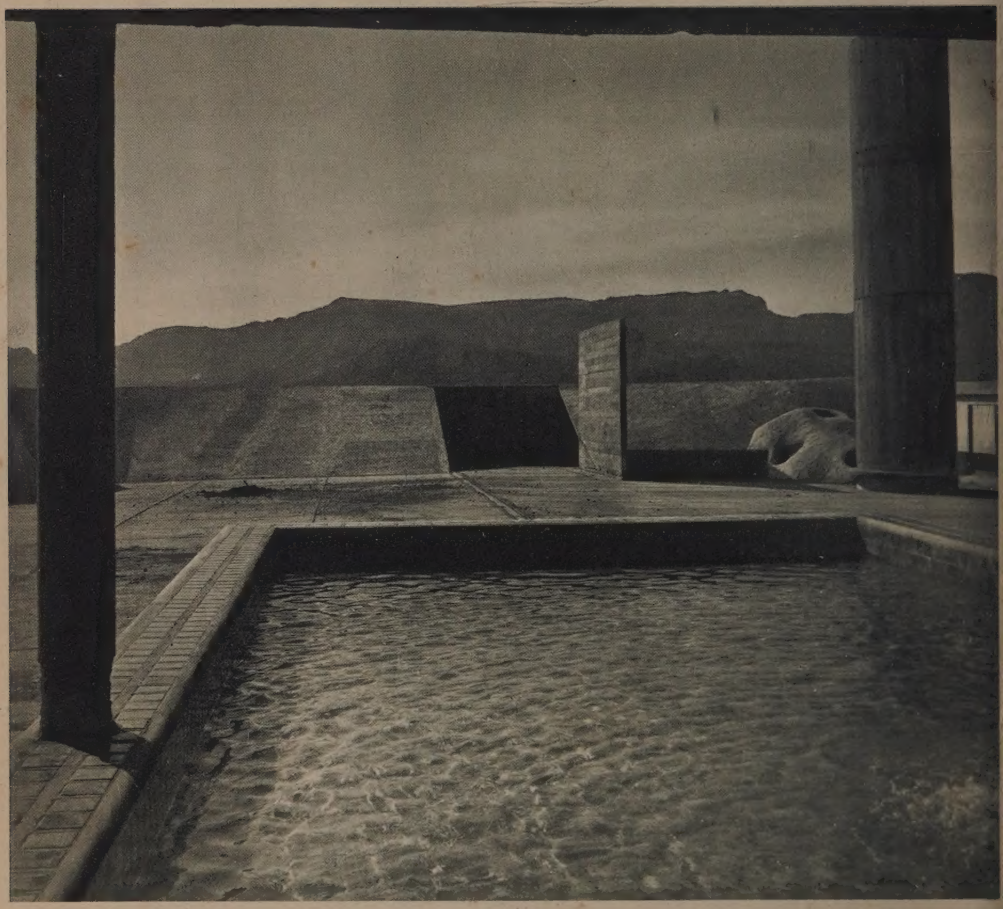
Une délicieuse vieille dame arrose. Elle nous confie que M. T. est à Paris, mais qu'elle cache son absence ; elle a peur qu'on la sache seule.

Elle nous introduit dans un petit pavillon, pousse les contrevents, et, stupeur, nous voilà nez à nez avec deux chefs-d'œuvre de Matisse : un arbre tracé en noir sur carreaux blancs, sévère et noble, et un petit vitrail, beau à se pâmer. Quels joyaux! et quel ravissant écrin que ce jardin clos comblé d'ombrages et de fleurs! La France est vraiment un pays étonnant : voici dans une si modeste maison, sous la seule garde d'une vieille dame fragile et d'un chien qui ne mord pas, des trésors que les plus grands musées d'Amérique ou d'Europe envieraient...

Deux courtes haltes : à Antibes où d'admirables Picasso sont rassemblés; à la Sainte Baume où le beau rêve de la Basilique souterraine ne s'est pas encore entièrement dissipé.

Maintenant, par étapes rapides, il faut remonter vers le Nord, vers Paris. Une fois encore vers New-York et Houston.

Dominique de MÉNIL.



Le Corbusier. *Marseille.*

Photographies : F. W. Seiders : 2; W. Vandivert : 3; J. de Ménil : 5, 6, 7, 10, 12, 16, 20, 21, 22, 23, 25, 27; L. Hervé : 8, 9, 26, 28, 29, 32; P. Dalloz : 11; Lescuyer : 13; Yvon : 17, 19; Hélène Adant : 30, 31.

L'ART SACRÉ, R.R.P.P. Couturier et Régamey O. P. directeurs
Fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin.

Prix de ce fascicule : 180 fr.

Abonnements : 1 an, France : 800 fr. ; Étranger : 1.200 fr. — Abonnement de soutien : 1.500 fr.
aux Éditions du Cerf, 29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e — C. C. P. PARIS 1436-36

Imp. GEORGES LANG, Paris-19e - Dépôt légal, 2e trimestre 1953. Le Gérant : FLEURET, Autorisation n° 19.886